

Triptyque

~

Pour en finir avec le Développement Durable

DE L'ÉQUITÉ

Qui, malgré les prétentions de cette société, peut y dormir en paix, sachant désormais qu'elle tire ses jouissances médiocres du travail de millions d'âmes mortes?

Albert Camus, *L'homme révolté*

Longtemps, j'ai combattu sur deux fronts qui pouvaient sembler distincts, mais qui, pourtant, me paraissent aussi indissociables que la face et le profil d'un même visage. J'entends d'une part ce qu'on appelle communément le Développement Durable (= écologie) et d'autre part le Développement (tout court, c'est-à-dire celui des pays pauvres): en quoi sont-ils liés?

Prenez n'importe quel manifeste écologisant: vous y trouverez nécessairement l'idée d'extrapoler notre consommation d'Occidentaux à toute l'humanité, et les conséquences sur la planète. En général, on vous dit qu'il faut deux, dix ou trente (ça dépend des paramètres de calcul, mais toujours bien plus qu'une!) planètes pour accueillir dix milliards de consommateurs tels que nous. À partir de là, on vous dit d'éteindre la lumière et de manger bio.

On est alors passé sur l'essentiel: il y avait là une idée fondamentale. Un instant, on a postulé notre égalité à tous face à la pollution et la consommation (c'est un peu la même chose). Il faut s'emparer de cette idée et ne plus la lâcher!

On pourrait, en effet, parfaitement imaginer un monde stratifié, où certains nantis ont le droit de polluer, et d'autres pas. Après tout, une telle idée ne demande pas beaucoup d'imagination. Elle a même ses théoriciens. Dans une telle perspective, un discours du type "et si tous les Chinois faisaient pareil?" n'a pas de sens, puisque tous les Chinois ne font pas pareil, Dieu merci, et le problème est réglé. On remercie la Providence de nous avoir fait naître du côté des vainqueurs, et on retourne à son shopping¹.

Plus insidieusement, cette façon de penser est soutenue par des millions de "perdants" qui espèrent "réussir" un jour: c'est l'immense mythe de l'"ascenseur social", du "*self mad(e) man*", de toutes les

¹ Notre monde est doublement hiérarchisé: d'abord par la naissance (on n'a pas les mêmes droits si on est né Suisse ou Nigérian) et ensuite par l'argent (c'est plus facile à voir!).

histoires d'ascensions sociales réussies dont on abreuve les misérables pour les aider à supporter l'inéluctable de leur situation.

Or moi, je veux vivre dans un monde sans charité, ou plus précisément dans un monde où la charité n'est pas nécessaire.

Revenons à notre discours de départ sur la multiplication d'une attitude par dix² milliards. Si on refuse de légitimer l'inégalité et la stratification, on conviendra nécessairement avec quelques noms aussi prestigieux que Kant ou Sartre qu'il n'y a pas d'équité sans extrapolation à tous. Je veux dire que les discours écolos suivent une intuition que ces grands philosophes ont théorisée, que pour être juste, un geste ou un droit humains doivent pouvoir être répétés et étendus à toute l'humanité. Sartre le formule ainsi dans *L'existentialisme est un humanisme*: "Notre responsabilité est beaucoup plus grande que nous ne pourrions le supposer, car elle engage l'humanité entière."

Il est juste de se dire: "Si je fais cela, tous les Africains pourraient-ils le faire aussi?" Et il est tout aussi juste de répondre avec les écolos de tous bords que non, si tous veulent vivre comme nous, la planète ne suffit pas, et de beaucoup! Notre mode de vie est donc fondamentalement inique.

À partir de là, la question peut être reformulée efficacement: "Quel mode de vie imaginer, qui puisse être étendu à tous les êtres humains sans déséquilibrer la biologie de la Terre?"

En posant la question ainsi, on en inverse la perspective: ce n'est plus nous qui avons à "enseigner" aux "pauvres Africains" à se "développer" tout en évitant de "trop" polluer, c'est nous qui avons à apprendre des autres peuples à vivre avec cent fois moins que ce dont nous disposons (injustement) aujourd'hui.

L'écologie demande donc une collaboration entre deux mondes qu'on a l'habitude d'opposer, afin de définir des objectifs communs et d'imaginer un mode de vie que tous pourraient raisonnablement partager. Bien entendu, il sera dur à nous Occidentaux de quitter notre oisiveté adolescente de courtisans, et il ne sera pas moins dur aux déshérités de ne pas rêver de passer un jour du côté des nantis. Mais l'équité est à ce prix.

En effet, dans un tel monde un peu moins injuste chacun ne peut pas posséder une voiture, probablement pas même un cyclomoteur; chacun ne peut pas être une star ou mener une vie d'artiste; chacun ne peut pas avoir un ordinateur à la maison, sans même parler de connexion à haut débit! Il faut donc reprendre au communisme la notion de collectif, et la laver de la triste expérience soviétique; lui redonner des lettres de noblesse, et finalement retrouver le goût du partage³.

Car il serait faux de croire que ce monde que l'équité nous demande d'imaginer soit un sacrifice ou un retour en arrière, bien au contraire! L'*homo technicus* est un handicapé physique et social patent: c'est donc bien un progrès qui lui est demandé. C'est un progrès que d'aller vers un autre mode de civilisation que celui de l'assistantat mécanique systématique et de l'individualisme confinant à la dérélliction. Nous sommes face à un défi à relever pour que chacun vive mieux, à commencer peut-être par les prisonniers de la consommation que nous sommes.

Qu'elle le veuille ou non, l'humanité sera bientôt délivrée de l'énergie à bon marché: on peut le regretter ou s'en effrayer, mais on peut aussi y voir une délivrance, la chute d'un joug, une opportunité de changer nos valeurs et nos modes de vie, et de trouver un bonheur supérieur, celui-ci accessible à tous et non l'apanage de quelques privilégiés de naissance. Un monde où travail et biens sont des outils (non des buts) et la finalité le vivre-ensemble.

C'est à ce monde-là que je souhaite que ma vie participe.

² Bientôt. La plupart des démographes s'accordent à prévoir une stabilisation de notre nombre entre dix et trente milliards d'individus, ce dans les proches décennies.

³ François Cavanna le formule ainsi: "Il faut tout remettre en question. Notre genre de vie. L'urgence des problèmes. Trier. Rejeter le luxe, le superflu, le futile, afin que tous jouissent du droit de vivre et du confort de base. Rusticité pour tous plutôt que misère et famine pour les quatre cinquièmes. Il faut que cesse le saccage. Partager."

Qui, malgré les prétentions de cette société, peut y dormir en paix, sachant désormais qu'elle tire ses jouissances médiocres du travail de millions d'âmes mortes?

Albert Camus, *L'homme révolté*

Je n'aime pas les morales inhibitrices qui enjoignent à ne pas faire le mal plutôt qu'à faire le bien. Je suis donc triste de constater que l'écologie se réduit souvent à clamer que prendre l'avion, c'est mal, quitte à vendre par-derrière des indulgences sous forme de taxe sur le CO₂. Si on me chatouille un peu, je n'aurai guère de mal à clamer que je ne vois pas de problème éthique à épuiser nos ressources: je suis trop Nietzscheen pour ne pas admettre que l'humanité ait le droit moral de décider de jouir d'un seul coup de tous ses biens dans un immense feu d'artifice, puis céder la scène à d'autres espèces⁴.

À condition qu'elle en jouisse!

En effet, ce qui me révolte, ce n'est pas le gaspillage, mais la formidable incapacité à jouir qui caractérise notre civilisation. Ceci n'est pas démenti, au contraire par le rappel constant (publicité, art) que la jouissance en serait une valeur suprême. En paraphrasant Montesquieu⁵, je dirais volontiers que nous n'avons jamais été aussi loin de la jouissance qu'en nos temps d'hédonisme triomphant, d'Épicurisme autoproclamé et mal compris. Gaspiller, ne pas penser au lendemain, c'est une chose, mais pour rien, pour n'en même pas jouir, pour avoir la même gueule blafarde que nos contemporains, non, mille fois non!

À mes yeux, ce n'est donc pas la jouissance qui condamne notre civilisation, mais au contraire son incapacité à jouir, son insatiabilité, son atrophie de la glande jouisseuse — en un mot sa tristesse. D'ailleurs, une meilleure compréhension de ce qu'est la jouissance serait un des moyens les plus efficaces de lutter contre le gaspillage et la tendance pathologique à l'accumulation boulimique.

Prenons la notion de confort. Tout ce qui cherche à nous vendre du "confort", cherche en dernière analyse à nous vendre de la léthargie, à gommer toutes sensations à force de les égaliser. On veut connaître d'avance le goût de ce que l'on mangera, on veut ne jamais avoir chaud ou froid, ne jamais avoir à bouger, ni un bras, ni une jambe, pas même un cil. La définition moderne du confort nie le corps, aspire à une perception indépendante de lui et des sens, à un cerveau directement branché sur un jeu vidéo. Or le plaisir, c'est justement le contraire du confort! Demandez ce qu'ils en pensent à des amoureux essoufflés...

Redécouvrir le plaisir, c'est se réconcilier avec son corps, et le débarrasser des prothèses qui l'aliènent et le déconsidèrent⁶. Et par là même quitter la spirale sans fin de l'assistantat, de la "robocopisation", de la jouissance à travers la machine. Les conséquences "écologiques" sur la ponction des ressources sont immédiates! En cessant de nier le corps (ou de le déifier sur papier glacé, ce qui revient au même), nous nous libérons du joug sous lequel la technique ploie le bonheur.

Mais libérer le plaisir de la nostalgie de confort (confort qui, *in fine*, nie le plaisir) n'est pas encore assez: il faut encore libérer le plaisir de la boulimie. D'Épicure à Rousseau, les chantres les plus subtils du plaisir ont été des professeurs de désir. Je veux dire par là que tous savaient que la quantité

⁴ J'ai repris l'expression "être Nietzscheen" à Jean-Paul Dollé, dans une citation que j'aime trop pour ne pas la partager: "Certains s'imaginent, peut-être avec raison, que la paix impose un régime de basse tension émotionnelle, d'une "pensée faible", et que la démocratie se plaît dans les pays tempérés et les peuples apaisés. Nous sommes encore trop nietzschéens pour le souhaiter. Nous aimons, nous, l'affirmation et le pas de danse. [...] Pour tout dire, du monde, nous n'apprécions pas le cours, mais son éclat, sa poésie." Jean-Paul Dollé, in *Le philosophe chez l'architecte*.

⁵ "Pendant que, sous Sylla, la République reprenait des forces, tout le monde criait à la tyrannie, et, pendant que, sous Auguste, la tyrannie se fortifiait, on ne parlait que de liberté." Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (quel titre!).

⁶ "J'ai deux jambes fort bonnes dont je serais bien fâché qu'un peu plus d'aisance dans ma fortune me fit négliger l'usage." Jean-Jacques Rousseau, *Julie*.

appelle la quantité – "Rien de suffisant pour qui le suffisant est peu." résume magnifiquement la *Sentence Vaticane n° 08* d'Épicure. Cette quête sans fin repousse le plaisir à l'éternité. Là encore, ce n'est donc pas la "moralité" qui condamne la quête du plaisir à travers la quantité, mais plus pragmatiquement son inefficacité, son échec programmé, puisque qu'une telle quête n'a pas d'aboutissement possible avant que le sujet ait avalé tout l'univers. Le disciple du plaisir dans la quantité se condamne à boulotter la Création, ou à mourir malheureux – ce qui est la fin la plus probable.

Les philosophes du plaisir ont au contraire placé celui-ci sous le signe de la qualitatif du désir. Leur enseignement consiste donc à apprendre à apprécier, et à aiguïser sa capacité à désirer (attendu qu'on ne jouit pas de ce qu'on n'a pas désiré). Tel est le véritable message (fort mal compris depuis deux millénaires) d'Épicure, qui "dit dans ses lettres que l'eau et le pain ordinaire lui suffisent et il ajoute: « envoie-moi un petit pot de fromage, afin que si l'envie de faire un repas somptueux je puisse la satisfaire. » Tel était l'homme qui enseignait que le but de la vie est le plaisir." (Jean Brun, *Épicure et les épicuriens*)

Ainsi, et par un paradoxe que les apôtres de la consommation ne sont pas près de digérer, apprendre à jouir conduit à la frugalité, à la simplicité, à la mesure. À l'inverse, exactement, des leurreux qu'on agite devant nos nez pour nous pousser à consommer plus et vivre moins.

Avec de tels maîtres, on comprendra que mon écologie n'est pas une résignation, elle est faite de bonheurs, de joies et de fêtes. Loin de comptabiliser ses calories et ses émissions de CO₂, elle consiste à profiter du plaisir d'un bout de marche de temps en temps, à savourer un plat de pâtes, un rayon de soleil ou une averse, et aussi souvent que possible à pisser sous les étoiles⁷.

Par rapport à de tels plaisirs, le dernier gadget télécommandé n'est même pas une tentation!

Ainsi, contre les tristes comptes de l'écologie culpabilisatrice et les trafics d'indulgences, contre une société contrainte à simuler la jouissance⁸ et à se persuader de son bonheur, je prêcherais un savoir-jouir, un constant apprentissage du plaisir de vivre, d'être bien dans son corps et avec les autres.

J'ai envie de terminer ces considérations par une liste de mots que j'aime à me répéter: jouissance, désir, joie, enjouement, plaisir, amour, gaieté, jubilation, ardeur, allégresse, enthousiasme, et j'en passe...

DE LA RÉVOLUTION

Qui, malgré les prétentions de cette société, peut y dormir en paix, sachant désormais qu'elle tire ses jouissances médiocres du travail de millions d'âmes mortes?

Albert Camus, *L'homme révolté*

Diaboliser la bagnole, détailler des bilans énergétiques mesquins, ou rêver de fusion nucléaire "propre" ne témoignent pas d'une grande maturité intellectuelle. Pour être recevable, l'écologie doit quitter le prêt-à-penser des troupeaux bélants, et travailler au niveau des concepts et des valeurs.

Ce ne sont ni nos avions ni nos fusils qui nous condamnent, mais la guerre ou le tourisme, c'est-à-dire l'usage que nous faisons des choses. Ce n'est pas la voiture comme mode de déplacement qu'il faut stigmatiser, mais la voiture comme élément constituant d'une personnalité, comme extension de l'identité. Car, normalement, les choses n'ont pas de valeur en soi. Ce n'est donc pas aux choses qu'il faut s'attaquer, mais à leur usage, et, partant, aux valeurs qui sous-tendent leur emploi. La voiture peut être nécessaire (par exemple en tissu rural), et prendre le train n'est pas "écologique" en soi (c'est un gaspillage si le trajet est vain).

⁷ "Je jouis de tout mon cœur quand l'eau brûlante de la douche me court sur la peau, j'appuie sur l'interrupteur qui m'inonde de lumière en pensant à ce con de Louis XIV qui, malgré toute sa puissance, s'éclairait à la chandelle..." Cavanna

⁸ La formule est de Camus.

Comme on ne dit qu'abusivement qu'un perroquet parle alors qu'il ne fait que répéter des sons, on dit abusivement d'un homme qu'il pense lorsqu'il ne fait que répéter la pensée des autres sans se l'être appropriée et sans recul critique. Même l'écologie, si elle ne remet pas en cause les schémas de pensée qui ont fait le monde tel que nous le connaissons, ne peut apporter de changement. Une écologie qui tente de s'inscrire dans notre monde et de le réformer plutôt que de le remettre en cause ne peut assumer son ambition de changer quoi que ce soit au niveau des structures. Une écologie qui ne travaille pas au niveau des valeurs est une absoluton. L'écologie doit être révolutionnaire pour être.

Admettre la faillite de la "société d'abondance"⁹ n'est pas suffisant: encore faut-il proposer autre chose.

Une révolution qui change les jeux de pouvoirs sans changer les valeurs d'une société n'est qu'une révolte, un épiphénomène politique. Les seules révolutions au sens plein sont de l'ordre des schémas de pensée. Ainsi, la "révolution copernicienne" depuis laquelle nous devons admettre que nous vivons sur une petite planète aux confins d'une galaxie mineure usurpe mille fois moins son nom que la plupart des "révolutions" qui émaillent les livres d'histoire.

L'écologie "révolutionnaire" (dans le meilleur des sens) ne doit donc pas tant aspirer à prendre le pouvoir ou même à en changer les structures qu'à imprimer dans les mentalités quelques idées encore trop théoriques.

J'entends au nombre de celles-ci:

1-Que l'être n'est pas l'avoir¹⁰, que je ne suis pas ce que j'ai (y compris l'apparence que j'ai!), que les objets qui m'entourent ne me définissent pas. Un des grands triomphes des valeurs qui nous ont conduites à l'impasse où se perd notre civilisation est celui qui se cache sous le grand mot de "réification", qu'on appelle populairement "chosification", c'est-à-dire l'identification à des objets et à des symboles¹¹. S'affranchir du besoin de signes d'identification et d'appartenance, c'est se libérer des geôles où nous maintient la consommation. Il faut donc d'abord cesser de confondre un objet et un service (disposer d'un moyen de transport n'implique pas forcément la possession d'un véhicule), et ensuite (ré?)apprendre à développer les potentialités non-matérielles de l'individu: la force de caractère, la sensibilité, la maîtrise, la créativité, et j'en laisse passer.

2-Que la technique est un autre outil, non une fin ou un but¹². La science peut tout, encore faut-il qu'on lui demande de résoudre les bons problèmes. Si on attend de la science qu'elle résolve le problème de la calvitie ou qu'elle améliore le "réalisme" de nos jeux vidéos, elle ne pourra pas en même temps explorer les confins du Big Bang ou libérer l'Afrique de la malaria.

3-Que la nouveauté n'est pas foncièrement positive, que tout ne doit pas croître et s'accumuler, que la vie n'est ni linéaire, ni additive. Notre pensée actuelle est saturée d'idées de "progrès", de "croissance"¹³, de "dépassement", de croyance en une étrange vertu inhérente à la nouveauté, et de finalismes historiques¹⁴ plus ou moins déguisés qui autorisent toutes les dérives du présent. En résumé, je dirais que l'écologie ne sera pas révolutionnaire tant que des mots (des mots d'ordre!) comme "Nouveau!" ou "croissance" ne paraîtront pas éminemment suspects.

En résumé, on peut dire que ce ne sont ni les objets ni l'énergie qui posent problèmes, mais bien ce qu'on en fait (et le plaisir qu'on en tire). Une écologie qui se veut révolutionnaire ne peut donc pas faire l'économie d'une réflexion sur les sens de nos actes et sur nos valeurs.

9 Jacques Neiryck.

10 Voir à ce sujet *Avoir ou être?* de Erich Fromm.

11 Pour reprendre une qualification que l'on retrouve chez Freud et Marx [:] par « réification », j'entends que la perception des besoins réels se change en une demande de produits manufacturés: avoir soif, c'est avoir besoin de Coca-Cola! Cette sorte de réification est le résultat de la manipulation des besoins humains par de vastes organisations qui sont parvenues à dominer l'imagination des consommateurs en puissance." Ivan Illich, *Libérer l'avenir*

12 Voir à ce sujet *Première épître aux techniciens* de Jacques Neiryck et Philippe Baud.

13 Voir à ce sujet *La décroissance* de Nicholas Georgescu-Roegen.

14 Voir à ce sujet *L'homme révolté* d'Albert Camus.

Nous avons besoin de sens. Or aujourd'hui, la télé (la "télévidé") monopolise la création de sens: où autrefois les artistes aspiraient à la gloire et la mémoire sinon l'immortalité, on ne rêve plus aujourd'hui que de passer sur un plateau! Dans un mouvement machiavélique, la pensée et les valeurs sont nivelées sous couvert de diversité et de réalisation de l'individu. En répétant à chacun qu'il est "différent", qu'il est un "rebelle", on en fait un "robeau" qui jouit des symboles du plaisir, condamné à simuler la jouissance qu'il croit devoir ressentir, qui vit une vie préfabriquée, prédigérée, un film plutôt qu'une vie¹⁵. À l'heure où il faut "se dépasser", "se réaliser" à tous prix, si Épicure nous revenait, il serait hué!

Qu'opposer, alors comme valeurs à ces symboles creux? Je proposerais avec mes philosophes favoris:

- 1-la créativité (à ne pas confondre avec le fait d'être ou - ne pas être - un "artiste"),
- 2-le plaisir et tous les merveilleux synonymes de cette noble notion, et,
- 3-par-dessus tout l'amitié ou l'amour, ce qui est la même chose, bien sûr.

Amsterdam, Pays-Bas

laurent.
le 12 juin 2006

¹⁵ Voir à ce sujet *Les Russkofs* de Cavanna.